

Le Castel du Diable

Ponson du Terrail



BeQ

Ponson du Terrail

Le Castel du Diable

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1169 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

L'héritage mystérieux

Le club des Valets-de-Cœur

Les exploits de Rocambole

La baronne trépassée

L'anneau de fer du passé

Le piqueur Sonne-Toujours

Le Castel du Diable

Édition de référence :
Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 1865.

I

– Quel dommage, Monsieur le comte, de voyager ainsi depuis quinze jours au milieu d'un si beau pays de chasse, sans avoir pu seulement découpler et faire le bois une fois.

– Mon vieux Bouquin, la guerre a des exigences impérieuses ; quand nous aurons battu les Impériaux assez vertement pour leur dicter, un traité de paix, nous demanderons un congé et nous reviendrons à Pouzauges, où le cerf et le sanglier abondent assez dans nos environs pour tenir nos équipages en haleine toute l'année.

– Ceci est fort bien dit et bien pensé, Monsieur le comte, répondit Bouquin d'un ton grondeur ; mais ce n'était vraiment pas la peine de faire faire à vos chiens huit cents lieues, pour les traîner jour et nuit couplés et la queue basse, à la suite d'un fourgon de campagne. Depuis mon arrivée, nous n'avons fait que cela. À chaque instant nous

entrons sous le couvert, nous traversons un taillis, nous débouchons dans une plaine de dix lieues où la bête serait en vue tout le temps, partout nous apercevons, ici une défense de ragot, là un bois de dix-cors, plus loin une queue de bouquetin... les chiens hurlent, ma trompe danse toute seule sur mon épaule, j'ai des fanfares, et des lanciers, et des bien-aller, et des hallali dans les oreilles... rien ! nous continuons à marcher à la tête de ces dragons stupides qui haussent les épaules, les ignorants et les profanes ! à la vue de nos meilleurs chiens de Vendée et de nos plus beaux céris de Saintonge !

Et Bouquin, qui, nos lecteurs l'ont deviné, était un vieux piqueur plein de feu et de courage cynégétique, malgré ses soixante hivers révolus depuis la dernière fête du grand saint Hubert, Bouquin, cette tirade débitée sur un ton de mauvaise humeur, rentra dans son majestueux silence et jeta un regard pétri d'un dédain suprême à la compagnie de dragons qui chevauchait derrière son chef, le comte de Main-Hardye, capitaine de dragons et commandant une arrière-garde de cavalerie qui s'en allait

rejoindre, à travers les steppes et les forêts immenses de la Bohême, un corps d'armée française sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, lequel était campé devant Prague. Le comte était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, beau garçon, léger, brave jusqu'à la témérité, aventureux jusqu'à la folie, et doué, au degré suprême, de cette noble passion de la chasse qui déjà bien qu'on ne fût alors qu'en 1750, commençait à s'éteindre chez beaucoup de gentilshommes, admirablement située cependant, mais que la guerre et le plus souvent encore les intrigues de cour, éloignaient presque toute l'année de leurs terres. Le comte chassait régulièrement tous les jours pendant les six mois de congé annuels qu'il demandait au roi, et durant les six autres, il trouvait le moyen encore de courre une ou deux fois par semaine, soit à Saint-Germain et à Compiègne, aux grandes chasses de sa majesté ; soit à Chantilly, chez le prince de Condé, ou à Sceaux, chez M. le duc.

Il y avait trois mois qu'un ordre du roi lui était arrivé au milieu d'un grand laisser-courre de gentilshommes du Bocage, et cet ordre était de

rejoindre son régiment, faisant partie d'un corps d'armée qui opérait en Bohême, de concert avec la Prusse, contre l'Autriche et la Russie réunies. En vrai gentilhomme qu'il était, le comte avait mis bas sur-le-champ sa veste de chasse pour endosser son uniforme, remplacé son couteau par son épée, et accroché au-dessus de la cheminée de son salon, son cor et son esturgeon, les condamnant, non sans regrets, à un repos dont il ne pouvait prévoir le terme.

– Bouquin, avait-il dit en mettant le pied à l'étrier, à son vieux piqueur qui, l'oreille basse et l'œil morne, se demandait combien de temps le Bocage allait demeurer silencieux et veuf des magnifiques voix de basse de ses grands chiens blancs et feu brûlé, Bouquin, mon ami, il est possible que je ne revienne pas avant un an, mais il est possible aussi que je sois de retour dans un mois. Tu prendras un soin scrupuleux de mes équipages, tu découpleras dans le bois de Jarry tous les dimanches et dans les taillis de Pouzauges tous les mercredis, tu tiraileras avec mes bassets les lapereaux du parc de Bienvenue, et tu auras bien soin de ne jamais forcer de dix-

cors.. En outre, je te recommande, sur la santé de tes deux oreilles, que mon couteau de chasse doit respecter à tout prix, de ne permettre à mes voisins que de rares campagnes sur mes terres. Je ne veux pas qu'on dépeuple. Et, ces recommandations faites, le comte était parti pour son régiment.

Il était arrivé la veille d'une bataille et l'avant-veille d'un siège, puis la bataille gagnée et la ville assiégée prise d'assaut, il avait été laissé en garnison dans un petit village frontière de la Prusse orientale, village sans importance par lui-même, mais dont l'ennemi aurait pu, s'en emparant, tirer un excellent parti. Le maréchal de Belle-Isle lui en avait confié la défense et était reparti pour mettre le siège devant Prague.

Pendant huit jours, le comte de Main-Hardye se tint sur ses gardes, faisant observer à ses soldats une discipline sévère, les consignant, et s'attendant d'un moment à l'autre à être attaqué par un corps d'infanterie impériale qui tenait la campagne à dix lieues de là ; mais sur un ordre supérieur, le corps s'éloigna de dix lieues encore,

et alors, une idée poussa tout-à-coup dans le cerveau du comte : – Si je chassais ! pensa-t-il.

Le village et le pays environnant étaient admirablement situés. Bois touffus, jeunes taillis, vallons sonores, plaines caillouteuses et unies, étangs nombreux, mares et ruisseaux où les chiens pouvaient boire... rien ne manquait. Les bêtes abondaient. Les chevreuils et les biches étaient le simple fretin, – car, outre le cerf et le sanglier, il y avait encore du loup, de l'élan et de l'ours à foison. Ce luxe de gibier provenait de deux causes : d'abord la position excellente du pays, ensuite l'absence totale de veneurs dans les environs. Cet avantage avait son inconvénient, par cette raison toute simple que chaque médaille possède son revers : l'absence complète de veneurs impliquait naturellement la disette totale de chiens. Sans meute, comment chasser ?

Le comte était en veine d'idées ; il en avait trouvé une première, il pouvait fort bien en trouver une seconde ; aussi la trouva-t-il : Si je faisais venir mes chiens, se dit-il. La trotte est longue, mais on peut la faire, avec quelques

marches forcées, en dix-huit jours. Il peut fort bien arriver que je passe l'hiver ici, et, dans ce cas, le service du roi me sera facile. Si, au contraire, je change de garnison, je jouerai de malheur si je ne tombe pas sur un pays de chasse. En Bohême, on chasse partout.

Là-dessus, M. de Main-Hardye appela son valet de chambre et lui dicta la lettre suivante :

« Mon cher Bouquin, au reçu de ma lettre, tu te procureras une carriole grande comme une rue, tu y feras monter quinze de mes meilleurs chiens de Vendée et vingt-cinq de mes plus grands chiens céris, puis mon valet de chiens Letaillis, et tu l'attelleras de deux bons chevaux limousins. Après quoi tu t'installeras toi-même sur le siège avec mon valet de chambre qui te porte cette lettre, et tu prendras la route d'Allemagne. Quand tes chevaux seront las tu les renouvelleras. Si mon intendant manque d'argent, vends tout de suite une centaine d'hectares de terre. Pourvu que les bois nous restent, c'est tout ce qu'il faut. Apporte-moi ma trompe et mon couteau de chasse. »

Cette lettre écrite et le valet de chambre parti à franc étrier, le comte s'était dit :

– En attendant Bouquin, je me procurerai un chien d'arrêt et je secoueraï les lièvres et les compagnies de perdreaux qui m'avoisinent. Il avait commencé dès le lendemain. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu trouver de chien d'arrêt ; mais il y avait suppléé par un énorme mâtin de troupeaux, ayant un nez et un jarret d'enfer, tenace, intelligent, poursuivant et pointant. Dès le premier jour, le mâtin lui fit tuer un lièvre au gîte. Le soir il donna trois coups de voix dans un fourré ; le comte crut à un second lièvre et vit débucher un daim auquel il campa une balle qui le tua raide.

Le lendemain, le mâtin relança un élan qui eut le même sort. Le comte prit goût à ce genre de chasse et pensa que lorsque sa meute serait arrivée, il deviendrait l'officier le plus heureux de France et d'Allemagne.

La meute arrive enfin. Bouquin, transporté d'aise, avait fait une diligence incroyable et laissé sur sa route la valeur représentative du

château de Bienvenue en chevaux crevés. Mais, hélas ! heur et malheur se suivent d'ordinaire. Bouquin était arrivé le soir, et dès le matin suivant le comte avait le pied à l'étrier pour chasser, lorsqu'une estafette du maréchal de Belle-Isle arriva avec un ordre ainsi conçu :

« Au reçu du pli suivant, montez à cheval et accourez à marches forcées. Service du roi. »

– Bouquin, dit tristement le comte, couple les chiens et passe à l'ambulance. Nous chasserons un autre jour. Puis il se tourna vers son lieutenant qui devait chasser avec lui :

– Faites sonner le boute-selle pour la compagnie, et à cheval !

Ce qui fit qu'au lieu de chasser, le comte partit avec ses hommes et marcha quinze jours traînant à sa suite Bouquin et sa meute.

C'était à la fin de la quinzième journée que maître Bouquin se hasarda à entamer avec son maître le dialogue par lequel nous venons de commencer notre récit. Le comte eut un mouvement de mauvaise humeur en écoutant

Bouquin, dont l'abrupte éloquence réveillait si bien tous ses appétits de veneur émérite ; mais comme, avant d'être veneur, il était gentilhomme et loyal serviteur du roi, il étouffa ses instincts égoïstes et s'efforça de prendre une physionomie insouciant. Aussi ne répondit-il point à Bouquin, se contentant de jeter un heu ! philosophique que la brise emporta, mais que Bouquin surprit au passage et qui lui arracha la réflexion mentale suivante : – Les veneurs s'en vont ! où allons-nous ?

Quatre heures après, le comte et ses hommes arrivaient au camp du maréchal. M. de Belle-Isle attendait le comte avec impatience.

– Enfin ! dit-il en le voyant.

Le comte ne commandait qu'une faible troupe. Ses hommes ne pouvaient donc être qu'un secours très mince en cas d'assaut pour le lendemain, et il fut étonné du soupir de soulagement qui échappa au maréchal lorsqu'il entra dans sa tente.

– Monsieur le comte, lui dit le maréchal après avoir renvoyé ses aides-de-camp et s'être assuré

qu'ils étaient parfaitement seuls ; je vous sais aussi brave que Bayard et le plus aventureux gentilhomme de France.

– Votre seigneurie est trop bonne.

– J'ai à vous proposer une mission presque impossible, vous y jouez votre vie, et je la regarde, moi, comme à peu près perdue.

– Diable ! fit le comte en souriant.

– Il s'agit de passer sur le corps, vous tout seul, de trente mille Russes, de deux cent mille Autrichiens, et de porter des lettres du roi de France au sultan.

– Donnez-moi les lettres, dit simplement le comte.

– Je vous préviens que vous courez mille dangers dont le moindre est d'avoir la tête coupée.

– Monseigneur, fit M. de Main-Hardye avec un sang-froid superbe, si vous ajoutez un mot, tout éreinté que je suis et affamé comme Ugolin, il faudra, pour mon honneur, que je me dispense de secouer la poussière de mes bottes et que je

remonte à cheval sans avaler une seule bouchée.

Le maréchal sourit, d'un sourire qui valait un éloge de roi.

– Ces lettres sont-elles fort importantes ? demanda le comte.

– Tellement, répondit le maréchal que si vous n'arrivez pas, nous y perdrons une ou deux provinces.

– Alors il faut que j'arrive à tout prix... j'arriverai !

– En êtes-vous sûr ?

– Je le crois. Vous allez me signer un congé d'un mois.

– Pourquoi faire ?

– Attendez. Ensuite, mettre à ma disposition trois prisonniers autrichiens qui porteront trois lettres ; l'une à Goritz, l'autre aux environs de Vienne, la troisième à Pesth, en Hongrie. La première est pour le baron de Hollingen, colonel de la garnison de Goritz ; la seconde pour le comte de Hochoenbrun, courtisan en grande faveur à la cour de Vienne ; la troisième pour le

ban Rodstock, comte hongrois.

Je les ai connus tous trois à Paris, et j'en ai emmené deux en Vendée, chez moi, où ils ont chassé tout un automne. Ce sont trois veneurs émérites, passionnés, et qui iraient prendre un lièvre sur un clocher, si la chose était nécessaire.

– Où voulez-vous en venir ? demanda le maréchal.

– À ceci ; vous me donnez un congé, j'en profite pour aller chasser chez ces Messieurs. Arrivé à Pesth, je n'ai plus que cinquante lieues à faire pour toucher aux possessions ottomanes. Je les ferai, soyez tranquille. Sur ma route, personne ne m'arrêtera. Je me rends, en chassant, chez un officier supérieur de l'armée impériale, je suis seul avec mon piqueur et mon valet de chiens... je n'inspire aucune défiance...

– Ainsi, fit le maréchal stupéfait, vous irez à Constantinople..

– En chasseur, M. le maréchal.

– C'est prodigieux ! fit M. de Belle-Isle ; reste à vous procurer, sur-le-champ, chiens et piqueurs.

– J’ai tout cela, M. le maréchal.

– Et d’où l’avez-vous tiré ?

– De mon château de Vendée. J’ai fait venir mon piqueur et ma meute.

Le maréchal demeura stupéfait. M. de Main-Hardye se contenta de sourire avec l’orgueilleuse modestie de l’homme supérieur qui trouve l’admiration qu’il excite toute naturelle, puis il demanda quelle était l’heure du départ.

– Demain matin, répondit le maréchal.

Le comte retourna, son congé à la main, auprès de Bouquin, et lui dit :

– Nous chassons demain, prends la route de Goritz sur-le-champ, et va me détourner un cerf à dix lieues d’ici. Un Autrichien, que l’on délivre tout exprès pour la circonstance, te servira de guide.

Bouquin faillit mourir de joie. Le comte écrivit alors la circulaire suivante à ses trois anciens amis, ne changeant à chaque exemplaire, que le titre du destinataire et l’adresse :

« Mon cher... Le roi de France, daignant

prendre en considération que je me suis privé de chasser depuis trois mois, uniquement pour son service, daigne m'accorder un mois de congé. Je ne suis donc plus capitaine de dragons, mais un simple disciple de Saint-Hubert, qui vous demande, à cor et à cris, un sauf-conduit pour arriver jusqu'à vous, et courre en paix vos sangliers et vos élans jusqu'à ce que son congé expire. À vous, comte de Main-Hardye. »

« P.-S. Je me mets en route sur-le-champ, j'espère rencontrer votre sauf-conduit à mi-chemin. »

II

Le lendemain, dès le point du jour, le comte était à cheval. Les chiens de Bouquin étaient partis durant la nuit, ainsi que les messagers. Le comte, qui avait fait coudre, entre sa veste de chasse et la doublure, les lettres du roi, partit à son tour, escorté seulement par son valet de chambre. Les troupes françaises tenaient la campagne sur la route de Goritz, dans un rayon de vingt lieues environ. M. de Main-Hardye n'avait donc point à se préoccuper les deux premières journées. Il arriva au rendez-vous de chasse à dix heures, trouva Bouquin qui lui donna à choisir entre un cerf et un élan, opta pour l'élan et fit découpler. Les chiens, oisifs depuis longtemps, donnèrent avec une ardeur sans pareille. À 5 heures du soir, l'élan était forcé sans qu'il y eût à relever un seul défaut. Le comte fit la curée, avisa un village voisin et dit à Bouquin :

– Pour aujourd’hui, nous coucherons ici, tu partiras à deux heures et demie du matin, et tu iras faire le bois à cinq lieues plus loin. Bouquin s’inclina sans répondre. Le comte, son piqueur, son valet de chambre et son valet de chiens soupèrent à la même table dans une misérable auberge, puis couchèrent dans un grenier à foin.

Le lendemain, M. de Main-Hardye força un sanglier et fit cinq lieues de plus.

– Où ferai-je le bois demain ? demanda Bouquin.

– À dix lieues plus loin.

– Hum ! fit le piqueur avec admiration, irons-nous bien loin et bien longtemps comme ça ?

– D’abord, nous irons à Goritz.

– Et ensuite ?

– Ensuite à Vienne.

– Et après ?

– Après, à Pesth.

– Et puis nous continuerons jusqu’à Constantinople.

Bouquin, qui se levait de table, s'appuya à son siège pour ne point tomber à la renverse :

– Monsieur le comte est fou ! murmura-t-il avec commisération.

– Non pas, répondit le comte. Mais j'ai toujours eu envie de savoir par moi-même si les Turcs étaient des veneurs passables.

Bouquin haussa les épaules :

– Puisque Monsieur le comte est en route, dit-il avec une sorte d'humeur railleuse, pourquoi n'irions-nous pas jusqu'en Chine ?

– Il se pourrait que je m'y décidasse, répondit flegmatiquement le comte, je réfléchirai à ta proposition, Bouquin.

– Monsieur le comte, poursuivit Bouquin avec une humilité goguenarde, trouvera, sans doute, des relais de chiens sur sa route.

– N'avons-nous pas les nôtres ?

– S'ils chassent ainsi longtemps, il faudra les mettre en voiture sous peu.

– Nous nous reposerons un jour sur quatre.

– Ils ne tiendront pas à pareil jeu...

– Si cela arrive, dit froidement le comte, on dira que Main-Hardye a de pauvres chiens et un pauvre piqueur.

Bouquin se mordit les lèvres de colère :

– Ils arriveront, dit-il, dussé-je les porter.

Le troisième jour, M. de Main-Hardye avait couru un cerf et fait trente lieues. Le quatrième, il fit halte et la meute se reposa. Mais comme il voulait mettre à profit son congé, il prit son fusil et alla coucher trois lieues plus loin que ses gens en tirant des perdrix et des bécassines en chemin. Cela arriva d'autant plus à point, que son gîte fut une hutte de bûcherons où il n'eût trouvé, sans son gibier, que de la choucroute rancie. Le cinquième jour, tandis qu'il était sur la voie d'un élan, il tomba dans un avant-poste autrichien. On voulut l'arrêter d'abord ; il montra son congé, nomma le baron de Hollingen, chez lequel il se rendait, et fut relâché par l'officier qui commandait le détachement d'avant garde. Ce soir-là, M. de Main-Hardye jugea prudent de gagner une petite ville pour chercher gîte, se

défiant des bûcherons et des paysans qui jusque-là avait été ses hôtes.

Le comte se trouvait enfin sur les limites de la Bohême montagneuse ; jusqu'alors il n'avait traversé que plaines, forêts et coteaux imperceptibles : maintenant, il était face à face avec une chaîne de hautes et sombres montagnes, boisées de la base au faîte, percées de vallées étroites, profondes, de cavernes nombreuses où les ours et les voleurs logeaient pêle-mêle.

Un gentilhomme moins brave que M. de Main-Hardye, au tableau qui lui fut fait du pays qu'il allait parcourir, dans la dernière ville où il gîta, se fût, sinon effrayé, du moins mis à réfléchir sur les moyens convenables d'éviter toute mauvaise rencontre. Il y avait alors, par monts et par vaux, assez de ces soldats irréguliers et vagabonds, connus sous la dénomination de Znapans, et dont nous peindrons facilement l'honnête moralité si nous ajoutons que le mot français chenapan dérive directement de leur nom ; il y avait, disons-nous, assez de Znapans en campagne pour qu'il fut aisé, avec un millier de

florins, d'en acquérir deux cents pour escorte. Mais M. de Main-Hardye ne s'effrayait jamais, et il se contenta de dire à Bouquin :

– Puisque nous entrons sur les terres des ours, je ne veux plus chasser que des ours. Seulement, comme je ne veux pas qu'il te puisse arriver malheur, je ferai le bois avec toi.

À trois heures du matin, le comte se remit en route et entra dans une vallée dominée de toutes parts par de hautes montagnes. Cette vallée, connue dans le pays sous le nom de Vallée-Rouge, avait sa petite légende fantastique, comme tous les coins de la bonne et naïve Germanie. Sa légende, comme toutes les autres, avait le diable pour éternel pivot, et datait du moyen âge. La voici en deux lignes : Satan, qui a toujours aimé ses aises, convoitait, depuis fort longtemps, les domaines et le château d'un châtelain qui, aux croisades, pris du désir de revoir son castel, avait vendu son âme à l'enfer pour satisfaire ce désir. Satan l'avait transporté chez lui en moins d'une nuit, et s'était engagé à le laisser vivre longtemps encore. Mais le

châtelain sembla abuser singulièrement de la latitude, car il dépassa cent vingt ans. Tous les ans le diable apparaissait et lui disait :

– Comment te portes-tu ?

– Hum ! hum ! répondait le rusé seigneur en toussant, crachant comme un moribond, vous n'aurez plus à attendre longtemps, majesté, je me traîne...

Le diable s'en allait, revenait au bout d'un an, et trouvait son châtelain en aussi bonne santé que douze mois auparavant.

Satan fut patient jusqu'à quatre-vingt-dix ans, on vivait si vieux en ce temps-là ; à cent ans, il s'impatienta ; à cent dix, il entra en fureur, et quand la cent vingtième sonna, il n'y tint plus ! Il se présenta le soir chez le châtelain. Le châtelain était dans son lit, un flambeau sur son guéridon et une Bible à la main. Satan frémit :

– Que lis-tu là ? demanda-t-il.

– La Bible, sire. J'ai eu une visite ce matin.

– Ah ! et laquelle ?

– Celle de saint Pierre, qui m'a dit : Si tu peux

vivre un an encore et apprendre par cœur cent vingt et une pages de la Bible, tu te présenteras à la porte du paradis, aussitôt mort, tu m'appelleras à voix basse et me réciteras tes cent vingt et une pages. Si tu ne fais pas une seule faute, je te tirerai le cordon à la sourdine, et le diable sera volé !

– Ah ! fit Satan pâle de colère.

– Vous le voyez, sire, dit le châtelain humblement, j'étudie, je sais déjà assez bien les soixante premières. Voulez-vous me faire répéter ?

Et il tendit la Bible à Satan. Mais Satan le repoussa, et furieux, prit le flambeau et l'approcha des draperies du lit. Le lit s'enflamma, le diable s'enfuit, et le châtelain, qui était trop cassé pour être lesté, brûla lui et sa Bible. Son âme s'enfuit toute effarée vers l'enfer, mais une voix l'appela en route. L'âme se retourna et vit le grand apôtre, le concierge éternel du paradis :

– Viens, lui dit-il, récite-moi les soixante pages que tu sais. Je te fais grâce du reste.

Le châtelain fit deux ou trois fautes légères ; mais l'indulgent apôtre toussa à propos et feignit de ne les point remarquer. Le châtelain entra dans le paradis.

– Je m'en moque pas mal, dit Satan ; ce que je voulais, c'était le château. Je l'ai éteint à propos, il m'appartient et j'y veux résider quelques fois.

Depuis, les bûcherons prétendirent qu'à minuit, le samedi, on voyait au travers des clairières, flamboyer les murs lézardés du castel, qui prit le nom de Château rouge, des ombres lascives passaient et repassaient enlacées derrière les vitraux, on entendait des éclats de rire stridents et les notes éparses d'un orchestre infernal. Le château était hanté. Nul ne s'en approcha désormais, le bûcheron se signa à sa vue, le pâtre frémit en apercevant, au-dessus des sapins, les flèches pointues de ses tours ; la vallée fut maudite et abandonnée aux ours...

Ce fut précisément dans cette vallée, qu'après huit heures de marche, le comte de Main-Hardye fut assailli par un violent orage et séparé de la chasse, c'est-à-dire de ses trois serviteurs et de

ses chiens, au sortir d'un épais fourré. Le bruit de la foudre avait éteint le son du cor et la voix rauque des chiens. Le comte se mit sous un arbre, s'y abrita de son mieux, lui et son cheval, et attendit que l'orage fut passé, sonnant du cor de quart d'heure en quart d'heure pour rallier la chasse. Aucune trompe ne répondit à la sienne, et l'orage dura jusqu'au soir. Le comte, impatienté, se remit en route avec la dernière ondée et s'enfonça de plus en plus dans la Vallée Rouge, dont l'aspect sauvage devenait sinistre la nuit. M. de Main-Hardye avait faim, il était mouillé jusqu'aux os. Il chemina plusieurs heures au milieu des ténèbres, des bois, espérant toujours rencontrer une hutte de bûcheron et ne l'apercevant jamais.

– Morbleu ! jura-t-il exaspéré, puisque je suis dans la vallée du diable, le diable pourrait bien être courtois, et m'offrir l'hospitalité !

Il achevait à peine, qu'en tournant un coude de la vallée, il aperçut dans le lointain une masse imposante et sombre tigrée de points lumineux... et il reconnut le Castel du Diable, illuminé des

combles aux cuisines.

C'était précisément le samedi et minuit approchait.

– Oh ! oh ! dit le comte, il y a sabbat aujourd'hui et je trouverai nombreuse compagnie.

Et, sans plus manifester d'étonnement, il poussa son cheval qui reprit courage et le déposa, vingt minutes après, à la grille du castel. Le compte sonna une fanfare : le pont-levis s'abaissa. Il entra dans la cour et ne vit personne. Il marcha vers le perron, le gravit, arriva dans le vestibule : vestibule et perron étaient déserts ! il monta le grand escalier en marbre rouge, entra dans une vaste salle tendue de rouge, puis dans une autre, et encore une autre... Tout était rouge, tout était illuminé, comme pour une fête, et nul ne paraissait.

Le comte trouva dans la dernière salle où il pénétra, une table servie avec deux couverts :

– Ma foi ! dit-il, je meurs de faim, et le maître de la maison ne m'en voudra pas de ne point l'attendre. Je vais attaquer ce pâté de venaison et

ce jambon d'ours.

Et le comte se mit bravement à table. Le comte avait faim, disons-nous ; de plus, il était un de ces rares esprits forts qui ne se donnent point la peine d'approfondir un mystère quand il y a mieux à faire d'abord. Il avait faim... le pâté de venaison disparut presque tout entier. Puis, au pâté succédèrent sans interruption un salmis de bécasses, une bisque de perdreaux, quelques menues salaisons, un demi pot de confitures d'Orient et des pâtisseries hongroises. Le tout fut arrosé par du joannisberg d'une assez belle date, un cru de muscat rouge dont le comte ne put déterminer l'origine, et quelques gouttes de vin d'Aï, attention minutieuse et délicate de l'hôte inconnu qui servait des vins de son pays à un exilé.

– Pardieu ! s'écria le comte en riant, ceci ressemble fort à l'histoire de feu M. Perrault, « *la Belle et la Bête* », le logis et la table sont splendides, l'hôte demeure invisible, et il ne se montrera, je gage, qu'au fond des jardins, sous la forme d'un monstre femelle que je n'aurai qu'à

épouser pour le convertir en une séduisante princesse cousue de soie et doublée de cachemire !

Nous n'oserions affirmer que cette phrase du comte ne ressemblât point à un défi, et qu'il n'ait pas eu l'intention de provoquer l'apparition de son hôte, mais ses peines en tous cas, se trouvèrent perdues, car l'hôte ne se montra point.

Quand il eût achevé son souper, le comte se renversa philosophiquement dans son fauteuil et se dit à mi-voix :

– Il ne manque plus qu'une larme de café.

– Si Monsieur le comte veut passer au salon, il y trouvera du café et des pipes d'Orient ! répondit une voix.

Le comte leva vivement la tête, regarda autour de lui, chercha des yeux le propriétaire de la voix qu'il venait d'entendre, et ne vit personne. Seulement, dans le fond de la salle à manger, une porte venait de s'ouvrir à deux battants, et laissait voir un salon splendidement décoré, avec un feu clair et pétillant, auprès duquel on avait entassé

une pile de coussins et dressé un guéridon sur lequel se trouvait le moka brûlant et une chibouque à tuyau d'ambre, toute chargée de latakié. Le comte s'accroupit, sans trop de roideur, sur les coussins, alluma la chibouque et se prit à philosopher sur les bizarreries de la vie en général et de l'existence de ce château en particulier. Ce château-là, surtout, qu'il trouvait si confortable en tous points et cependant désert au moins en apparence, lui semblait curieux à examiner.

Quand il eut dégusté le café et jeté aux cendres du foyer la cendre éteinte de sa chibouque, le comte se leva, prit un flambeau et se dit :

– Puisqu'il ne se trouve personne ici qui me puisse montrer le château en détail et me servir de cicérone, je vais me le montrer moi-même et m'orienter de mon mieux.

Et, là-dessus, il se leva et commença son inspection par le salon où il se trouvait. C'était une vaste pièce, tendue en damas vert foncé, avec des baguettes d'or aux plafonds, des arabesques et des moulures d'un bon style. Un ameublement

Louis XV, soie et or, étalait alentour des murs ses dormeuses et ses fauteuils à dossiers ronds. Quelques tableaux de prix, quelques bronzes des maîtres, une mignature et un pastel étaient placés çà et là : deux tritons de cuivre doré supportaient les tisons du foyer ; sur un guéridon dressé au milieu, étaient étalés pêle-mêle des livres, des albums et des gazettes, les contes moraux de M. de Marmontel, et le dernier numéro du *Mercur*e de France.

– Il paraît, pensa le comte, que mon hôte est ami des arts et des lettres.

Le salon examiné dans tous ses détails, le comte poussa une porte et se trouva dans un charmant boudoir bleu et blanc, encombré de laques et de potiches, de fleurs rares et d'arbustes poussés à grands frais, de délicieuses bagatelles traînant çà et là sur les dressoirs et les consoles ; en un mot, de ces mille riens ruineux dont une femme aime à s'entourer.

– Je suis assurément chez une fée, se dit le comte.

Et il passa dans une autre pièce. Celle-là

différait complètement de la précédente. C'était un cabinet d'histoire naturelle, un arsenal, un musée cynégétique, tout ce qu'on voudra. Deux loups, merveilleusement empaillés et préparés, étaient assis sur leur arrière-train aux deux côtés de la porte, et semblaient fixer avec leurs yeux d'émail le visiteur nocturne qui pénétrait chez eux. Un élan, un cerf, plusieurs biches, un ours noir et une variété infinie de coqs de bruyère, de faisans, de perdrix, encombraient cette salle.

Les murs étaient tendus de fourrures : à ces fourrures s'adaptaient merveilleusement de curieuses panoplies rangées par dates historiques. Ici, c'était l'arc et le carquois des anciens, au-dessous, l'épieu moyen-âge ; un peu plus bas, l'arquebuse à mèche, le fusil à rouet, le mousquet à silex, le fusil à deux coups dans l'origine. Plus loin, les armes orientales, les damas merveilleux, les pistolets incrustés de nacre, les couteaux de chasse à fourreau ciselé.. Plus loin encore, une collection complète de cors, de clairons, de trompes de chasse, de cornes suisses ; tout cela supporté par des bois de cerf, d'élan et de cornes de buffle. Sur une table étaient empilés plusieurs

ouvrages de vénerie, presque tous excessivement rares et fort curieux.

– Bon, pensa le comte, il paraît que la fée a un mari veneur ; s’il se veut bien montrer nous chasserons ensemble.

– Demain, répondit une voix.

Le comte tressaillit, promena un regard autour de lui et ne vit rien. Il retourna rapide dans le boudoir, il passa dans une autre salle qui était une bibliothèque et n’aperçut aucun être vivant.

– Attendons demain, se dit-il.

Le comte avait le suprême bonheur de ne pas faire de livres, ce qui eût pu faire supposer qu’à la rigueur il les aimait quelque peu. Il n’en était rien, cependant ; car il ne daigna pas jeter un seul coup d’œil aux rayons poudreux sur lesquels une main de bibliophile avait patiemment classé deux ou trois mille volumes grecs, latins, hébreux, syriaques et français. Il passa outre et se trouva dans une vaste galerie de marbre noir et blanc, dont la voûte était supportée par des colonnettes de marbre jaune. Des fenêtres à vitraux gothiques

étaient destinées sans doute à l'éclairer pendant le jour : mais, à cette heure, elle se trouvait illuminée par des torches de résine tenues par des mains de bronze qui sortaient des murs. Ces murs étaient couverts de portraits de famille.

– De quelle famille ? se demanda le comte. Elle devait être illustre et bien apparentée, dans tous les cas ; car ce n'étaient que seigneurs en galant costume, dames en robes de cour, prélats mitres, cardinaux en simarre rouge, chevaliers en habits de Malte, et commandeurs de tous les ordres du monde chrétien.

– À la bonne heure ! murmura le comte, je suis chez des gens de bonne compagnie, reste à savoir si les écuries et le chenil sont aussi convenables que tout ce que je viens de voir. Descendons.

Le comte s'orienta sans trop de peine, retrouva le grand escalier au bout de la galerie, gagna le rez-de-chaussée, la cour et les communs, et finit par trouver les écuries. Les écuries étaient tenues avec un luxe fabuleux : quarante chevaux mangeaient côte à côte à un râtelier de bois d'aloès dans une crèche de sandal ; la plus fine

paille de riz était étendue en litière sur le sol dallé en marbre, les longes étaient, non en cuir vulgaire, mais en superbe chagrin d'Abyssinie. La beauté des nobles animaux émerveilla le comte ; toutes les races de coureurs célèbres y étaient dignement représentées, depuis l'étalon arabe et andalous jusqu'à la pouliche tartare. La même voix qui déjà avait vibré aux oreilles du comte à deux reprises différentes, se fit entendre de nouveau et cria :

– Monsieur le comte peut choisir celui qu'il montera demain.

– Très bien, dit le comte.

Et, après avoir hésité quelques minutes, il se décida pour un étalon arabe noir d'ébène, avec la crinière et la queue gris du fer.

Des écuries, le baron passa aux chenils. Il y avait environ trois cents chiens, c'est-à-dire un équipage pour chaque bête de chasse, depuis l'ours, auquel étaient réservés d'énormes mâtins de Norvège, jusqu'au lièvre, pour lequel le châtelain inconnu avait fait venir une meute suisse de petits chiens orangés et blancs, rapides

comme l'éclair, avec une superbe voix de basse-taille qui devait résonner à ravir dans les bruyères et les bas taillis.

– Quelle bête monsieur le comte désire-t-il courir demain ? demanda la voix.

– Un élan, répondit le comte.

– C'est bien ; on va faire le bois sur-le-champ.

En ce moment, une horloge invisible et dont le veneur ne put préciser la situation topographique, sonna minuit.

– Tiens, murmura le comte, si j'allais me coucher ?

– L'appartement de monsieur le comte est prêt, fit la voix.

Le comte quitta le chenil, remonta les degrés du grand escalier, et ne sachant trop où était sa chambre à coucher, prit le parti de passer par le salon où il avait soupé. La nappe, les mets, tout ce qui restait de son repas avait disparu. Le thé était servi sur la table, accompagné de confitures d'Orient, de sorbets et de liqueurs. Un narguilé était auprès, bourré d'un tabac levantin jaune

comme de l'or.

– Décidément, se dit le comte avec un rire un peu gaillard, la fée du logis est une femme charmante.

– Vous trouvez ! dit une voix douce et harmonieuse, une voix de femme qui ne ressemblait en rien à celle que le comte avait entendue déjà.

Le comte chercha de nouveau autour de lui, le salon était désert.

– Cordieu ! s'écria-t-il, je la trouve adorable ; mais je voudrais bien la voir.

– Voulez-vous lui permettre de prendre le thé avec vous ?

– Ah ! madame, s'écria le comte, lui permettre, mais c'est à elle d'ordonner ?

– Eh bien ! tournez-vous.

Le comte se tourna, espérant voir enfin sa mystérieuse hôtesse derrière lui. Il n'en était rien, et il chercha vainement ; mais en reprenant sa position première, il se trouva face à face avec un être si singulièrement beau, qu'il en jeta un cri

d'admiration. C'était une femme de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une blancheur éblouissante de mains et de visage, avec des cheveux noirs de jais et cet œil profond et velouté, cet œil de gazelle des femmes du Levant. Elle portait un costume oriental d'une merveilleuse richesse, un pantalon de soie blanc serré au-dessus de la cheville par un anneau d'or, une basquine de velours noir broché et soutaché enfermait sa taille élancée et souple comme celle d'une panthère. Les nattes de ses longs cheveux bouclés s'échappaient à profusion d'une petite toque rouge, et des bracelets de rubis et d'émeraudes étincelaient à ses bras arrondis et blancs comme ceux d'une statue. Elle regardait le comte avec un charmant sourire, arquant à demi sa lèvre rouge et voluptueuse, et le comte la regardait, lui, avec un étonnement naïf qui tenait presque de la stupeur. Et comme il semblait avoir la langue collée au palais et ne pouvoir prononcer un mot, elle prit la parole la première, et lui dit :

– Avez-vous été content de votre souper, comte ?

Cette phrase, simple et presque vulgaire, fit

tressaillir le comte et lui rendit un peu son sang-froid.

– Oui, madame, balbutia-t-il.

Elle s’aperçut de son embarras et continua :

– Vous pouvez vous regarder ici comme chez vous, monsieur, et je suis trop heureuse de vous recevoir.

Elle s’exprimait en français avec un léger accent traînant qui seyait à ravir à sa voix veloutée et fraîche. Le comte parvint enfin à maîtriser son émotion ; il reprit même cette assurance spirituelle des gentilshommes galants de son époque, et répondit :

– Nous avons en France, il y a près d’un siècle, un homme de beaucoup d’esprit qu’on nommait M. Perrault...

– Je le connais, dit la jeune femme ; j’ai lu les contes des fées.

– Très bien, fit le comte ; j’allais vous demander s’il n’avait point oublié votre histoire dans son livre.

La jeune femme se prit à rire.

- Vous croyez donc aux fées ? s’écria-t-elle.
 - Depuis une heure, madame.
 - N’y croyez plus ; je suis une simple mortelle.
 - Enchantée, peut-être ?
 - Pas le moins du monde.
 - Alors, fit le comte en se levant et mettant son claque sous son bras, comme il eut fait, dans un salon de Versailles ; qui que vous soyez, madame, permettez-moi de vous offrir mes remerciements pour la charmante hospitalité que je reçois chez vous à l’improviste.
 - Je les accepte, monsieur le comte ; car j’espère que cette hospitalité pourra vous séduire quelques heures encore.
- Le comte s’inclina.
- Si j’étais maître de ma destinée, madame, dit-il galamment, je me prendrais à souhaiter que cette hospitalité fut sans fin.
 - Oui, murmura la jeune femme avec un railleur sourire, ceci est fort joli et sincère ; mais

vous avez une haute mission diplomatique à remplir, et on vous attend à Constantinople.

Le comte tressaillit.

– D’où savez-vous cela ? fit-il.

– Vous avez bien voulu me comparer à une fée ; supposez que je la sois réellement et ne me demandez pas mon secret.

– Mais encore, madame...

– Monsieur le comte, ne voulez-vous pas prendre le thé ?

Le comte se mordit les lèvres.

– Vous offrirai-je de la crème, madame ? fit-il d’un ton piqué.

– Sans doute, répondit sa belle hôtesse en pressant de ses lèvres rouges l’ambre de son narguilé.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le comte se prit à admirer les bras et les mains, le front pur et les noirs cheveux de la jeune femme ; enfin il continua :

– Je voudrais bien, madame, ne pas être

indiscret, cependant...

– Cependant... fit-elle d'un ton encourageant.

– Le serais-je en vous demandant chez qui j'ai l'honneur de me trouver ?

– Hum ! murmura-t-elle avec une adorable petite moue ; vous êtes curieux, comte.

– Je suis étonné, madame.

– Vraiment ?

– Je me trompe, je suis émerveillé.

– Et quoi donc ici vous étonne, monsieur ?

– Votre beauté d'abord, madame.

– Passons.

– Ensuite le luxe de votre château, desservi sans doute par une population de grands et de petits génies.

– Chez une fée, c'est tout simple.

– Ne venez-vous pas de me dire que vous étiez mortelle ?

– C'est juste. Eh bien ! je suis une princesse indienne.

– Je m’en doutais.

– Et mes serviteurs possèdent l’anneau de Gygès qui, vous le savez, rend invisible quand on en tourne le chaton d’une certaine manière.

– C’est fort ingénieux. Pourrais-je vous demander où ils l’ont trouvé ?

– Dans les ruines de Ninive, comte.

Le comte s’inclina.

– Je le vois, dit-il, vous vous enveloppez d’un mystère impénétrable.

– Impénétrable, oui et non : oui, si vous voulez le savoir à tout prix ; non, si vous avez la patience et savez attendre...

– C’est difficile.

– Monsieur le comte, dit gravement la jeune femme, vous avez l’impétuosité de votre âge et de votre pays, et vous oubliez que nous autres Orientaux nous avons élevé la patience au-dessus des autres vertus. Que me demandez-vous ? De quoi vous plaignez-vous ? Vous étiez égaré comme les héros des contes de M. Perrault, la pluie tombait, vous aviez faim, vous demandiez

au hasard un gîte et un souper, le hasard vous donne l'un et l'autre... Qu'exigez-vous encore ?

Le comte baissa la tête et parut honteux.

– Vous avez raison, madame, dit-il avec mélancolie ; je suis un indiscret et un niais indiscret, car je n'ai nul droit de vouloir pénétrer votre incognito ; niais, car je ressemble à cet homme des contes arabes à qui un génie donna deux sacs de rubis, et qui, non satisfait, voulut en emporter une poignée encore. La voûte de la caverne dans laquelle il venait de s'enrichir, s'écroula et l'engloutit. Vous êtes belle comme femme ne le fut jamais, vous mettez votre demeure à ma disposition, vous avez pour moi un adorable sourire, vous me faites un charmant accueil, et je ne suis pas content ; et je veux plus encore...

L'expression de gravité triste qui s'était répandue sur le visage de la jeune femme disparut, le sourire y revint et lui tendant la main :

– Vous avez, lui dit-elle, une franchise si naïve et si bonne en vous excusant, qu'il faut bien vous

pardonnez un peu. Soyez patient, vous saurez tout, et peut-être...

– Peut-être ?

– Peut-être, fit-elle avec une certaine hésitation, êtes-vous destiné par le hasard à me sauver d'un danger.

– Oh ! s'écria le comte avec vivacité, parlez, madame, parlez, je vous en conjure !

– Enfant, murmura-t-elle en souriant, toujours pressé...

– Oh ! dites-moi...

– Ne vous ai-je pas dit d'attendre ?

– C'est vrai, j'attendrai.

Deux heures sonnèrent à la pendule de rocaïlle du salon.

– Vous savez que nous chassons demain, comte ? dit aussitôt la jeune femme.

– Avec qui, madame ?

– Toujours indiscret. Avec moi, monsieur.

– Rien qu'avec vous ?

– Encore !

Elle haussa imperceptiblement les épaules avec un petit geste d'impatience. Le comte s'en aperçut, lui prit la main et la baisa :

– Je suis un vilain incorrigible, dit-il ; mais que voulez-vous, j'ai si peur de voir l'ombre d'un être humain autre que moi autour de vous...

– Toujours galant ! fit-elle en riant.

Il se tut et se prit à l'admirer.

– Nous chasserons seuls, reprit-elle.

– Oh ! merci.

– Mais comme nous partirons à huit heures et qu'il faut que vous puissiez vous lever, je vous engage à vous reposer au plus vite. Prenez ce sorbet et suivez moi.

Le comte avala le sorbet d'un trait et mit sa main dans la belle main de son hôtesse.

– Venez, lui dit-elle.

Elle lui fit traverser les cinq ou six pièces qu'il avait déjà parcourues, arriva dans le boudoir bleu et blanc qu'il avait si fort admiré, poussa une

porte masquée dans un pli de la tapisserie et le fit pénétrer dans la chambre à coucher la plus coquette et la plus gaie d'ameublement qu'eût jamais possédé petit-maître de la Régence.

– Vous êtes chez vous, lui dit-elle.

Le comte la regarda avec admiration.

– Je crois aux fées, dit-il.

– Je vous le permets.

– Serez-vous bien loin de moi ? La grotte que vous habitez.,.

– La grotte que j'habite, mon beau gentilhomme, est à deux pas d'ici, ou plutôt une simple cloison nous en sépare.

Le comte tressaillit.

– Si vous avez besoin de quelque chose ajouta-t-elle, appelez-moi, un de mes serviteurs invisibles vous viendra en aide. Bonsoir...

Le comte demeurait immobile au milieu de la chambre la considérant avec l'enthousiasme naïf d'un amour naissant.

– Bonsoir ! répéta-t-elle.

Et avant qu'il eut eu le temps de répondre, de s'incliner, de dire un mot, elle disparut comme une vraie fée et la porte se referma.

Le comte, une fois encore, se trouvait seul. Un flot de pensées l'assaillit, et dans ce flot une surtout domina et s'empara de son esprit :

– Je suis là, à côté, m'a-t-elle dit.

Le comte était un élève de Richelieu et de Lauzun, si le mot *impossible* n'était pas français pour lui, c'était surtout en amour. Il était de cette école de grands seigneurs un peu débraillés qui ont coutume de mener une intrigue au galop, et il songea sans doute à combiner sur-le-champ un plan d'attaque. Malheureusement une lourdeur subite qu'il attribua à un trop grand abus des crus généreux de sa belle hôtesse combinés avec les fatigues de la journée s'empara de lui presque aussitôt. Il est assez difficile de raconter les rêves que l'on vient de faire ; le réveil jette toujours sur eux un voile qui en obscurcit la plupart des détails. Nous ne saurions donc redire ceux qui agitèrent le sommeil du comte ; tout ce que nous en savons, c'est qu'ils furent d'un orientalisme

fort prononcé. Quand il s'éveilla, il aperçut la mystérieuse châtelaine assise à son chevet, et croyant sans doute continuer son rêve, il jeta un cri de joie et étendit les bras vers elle... Hélas ! le soleil entrait à grands flots dans la chambre, et le dénouement du rêve devenait impossible.

– Avez-vous bien dormi, comte ?

– Je dois avoir dormi quinze heures, madame.

– Quatre seulement, comte.

– Impossible !

– Voyez plutôt.

Elle lui indiqua du doigt la pendule. La pendule marquait six heures à peine.

– C'est drôle ! continua-t-il, il me semble avoir dormi un siècle.

– Êtes-vous toujours curieux ?

– Oh ! certes.

– Voulez-vous savoir mon nom ?

– Je vous le demande à genoux.

– Et mon histoire ?

– Je l’écoute de mes deux oreilles.

– Serez-vous discret ?

– Comme la tombe.

– Le mot est ambitieux, mais n’importe ! nous avons deux heures devant nous, écoutez-moi.

– Donnez-moi d’abord vos deux mains à baiser.

– Vous êtes avide, une seule suffit.

Elle appuya sa main blanche sur ses lèvres et commença.

– Je suis d’origine persane et la fille d’un grand-vizir...

Le comte fit un geste d’étonnement.

– Vous voyez-bien, dit-il, que nous sommes en plein conte arabe.

– Attendez donc, impatient ! Avant d’être vizir, mon père a été ambassadeur du shah de Perse à la cour de France, et je suis née, moi, à Paris, rue Saint-Honoré, dans le voisinage du Palais-Royal. J’ai vécu quinze années en France, et cela vous explique pourquoi, malgré mon

origine, je parle votre langue aussi purement.

– Et je comprends, moi, dit le comte, pourquoi malgré votre costume, vous êtes si minutieusement Parisienne et femme de cour.

– Monsieur le comte ?

– Madame ?

– Savez-vous que mon histoire est longue ?

– Tant mieux, madame.

– Tant pis ! car si vous m'interrompez toujours nous n'arriverons jamais à la fin.

– Mille pardons, madame, je vais être muet.

– J'ai vingt-trois ans. Il y en a cinq que j'ai quitté Paris, et que mon père a été élevé par le shah à la dignité de grand-vizir. Deux mois après notre retour à Ispahan, mon père reçut une lettre de Paris, signée de l'ambassadeur autrichien, laquelle lettre lui recommandait énergiquement un jeune magyare du nom de ban Rodstock.

Le comte tressaillit :

– Je le connais, dit-il.

– Je le sais, reprit-elle. Attendez : le magyare

voyageait et se proposait d'aller dans l'Inde en traversant la Perse où il comptait séjourner une année. Mon père avait adopté à Paris les habitudes européennes, et il avait renoncé à bon nombre de coutumes de notre pays, celle entre autres de voiler soigneusement les femmes, de les séquestrer dans leurs appartements et de ne les montrer à aucun homme. Ma mère et moi portions assez fréquemment le costume des dames françaises. Le magyare trouva chez mon père une hospitalité tout à fait européenne, il vécut deux mois dans notre intimité et ne s'aperçut presque jamais qu'il était en Perse. Il me trouva belle et il m'aima. Mais si mon père avait renoncé aux mœurs persanes, il était demeuré fidèle à la loi du prophète qui nous défend toute alliance avec les giaours ou infidèles. Le magyare était chrétien. Pour m'épouser il fallait abjurer sa religion et embrasser le culte de Mahomet. Il n'y songea pas une minute et trouva beaucoup plus simple de m'enlever.

J'étais une enfant crédule et naïve, tout ce que je savais du monde je l'avais lu dans les livres de

M. Crébillon fils et autres romanciers de votre pays. En outre je ne me voyais pas, sans frémir, destinée à un riche persan ami de mon père et l'un des plus grands dignitaires de l'empire, mon futur mari descendait de l'un des rois mages qui allèrent saluer le prophète Jésus, il portait au petit doigt de la main gauche l'anneau de Salomon, et pour toute autre femme persane que moi, c'était la plus illustre des alliances. Malheureusement il avait une barbe blanche, et quand il passait dans les rues les fidèles étaient contraints de s'agenouiller le front dans la poussière. Tout cela n'eût été rien encore ; mais sa femme n'était point affranchie de cette adoration ; bien au contraire, elle devait s'incliner devant lui et lui baiser les pieds toutes les fois qu'il daignerait la visiter. Or, vous sentez que mon éducation européenne et mes récents souvenirs de Paris où les hommes, au lieu de se faire adorer par les femmes, ont coutume de passer une moitié de la journée à leurs genoux, ne contribuaient nullement à me faire envisager le mariage persan sous un jour agréable.

Le magyare était beau, il était élégant et riche,

les perles fines et les rubis étincelaient à son dolman, il avait un langage séduisant, poétique, un œil qui fascinait... Je l'aimai.

Il arriva qu'un jour mon père, en sa qualité de grand-vizir, fut obligé de partir pour une province du littoral qui s'était rebellée, et comme un grand seigneur persan emmène toujours sa famille avec lui, ma mère et moi fûmes du voyage. Le magyare demanda à mon père la permission de l'accompagner, mon père y consentit.

Nous fixâmes notre résidence au bord de la mer, non loin de l'embouchure du Gange. Alors mon père fut contraint de se mettre à la tête d'une armée et de marcher contre les insurgés. Son absence devait être de huit jours. Elle me perdit.

Un soir le magyare fut plus éloquent, plus persuasif que de coutume, il me parla de cette existence moitié orientale, moitié européenne de son pays, existence qui me rendait le luxe et le faste indolent du mien sans m'en imposer les préjugés. Il m'ébranla ; mais j'essayai de résister encore... Il m'offrit alors de m'épouser selon les lois européennes et sans m'obliger à changer de

religion. J'étais indécise déjà, je fus vaincue par cette dernière offre. Un navire hollandais était en rade. Nous profitâmes d'une nuit obscure, je gagnai à prix d'or deux serviteurs de mon père, ils trouvèrent une chaloupe et nous accostâmes le navire hollandais qui appareilla au point du jour. De là datent mes infortunes. Le magyare était brutal, emporté, il m'aimait d'une passion furieuse qui, longtemps contenue dans les bornes étroites du respect, éclata en violence du jour où je fus en son pouvoir. Nous n'avions point touché encore la terre d'Europe que déjà je ne l'aimais plus. Hélas ! il était trop tard...

Nous débarquâmes en France, nous vînmes à Paris d'abord. Là, Michaël, c'est ainsi qu'il se nomme, se montra, d'une jalousie féroce et sans exemple. Il me déroba à tous les yeux. Il avait acheté un petit hôtel rue du Bac, entre cour et jardin, isolé, perdu. C'est là qu'il s'enferma avec moi, là qu'il trouva moyen de si bien dissimuler mon existence, que nul de ses amis, et vous étiez du nombre, ne soupçonnât jamais qu'il ne vécût pas entièrement seul...

– Comment ? interrompit le comte, vous étiez là, à Paris, rue du Bac !

– Oui, comte.

– Il était donc bien jaloux ?

– Écoutez : un jour j’eus le malheur de me mettre à la croisée et d’encadrer ma tête une minute, dans une touffe de clématites grimpant aux persiennes, savez-vous ce qu’il fit ?

– Il ferma la croisée, sans doute.

– Il me donna un coup de poignard qui, grâce à une broche en diamants que j’avais au col, ne fit que m’effleurer.

– Horreur ! s’écria le comte.

– Mon boudoir était attenant au salon, la cloison était mince, j’entendais facilement ce qu’on y disait. Ainsi, mon cher comte, je vous connais depuis longtemps, je vous ai vingt fois entendu soutenir de paradoxales, chevaleresques et folles théories, j’aimais votre esprit, j’aimais votre bravoure, j’aimais...

– Oh ! interrompit le comte, vivement, assez, madame, je deviens fou.

– Soit. Je poursuis : nous passâmes trois mois à Paris, moi enfermée, lui négociant je ne sais quelle ténébreuse intrigue qui sans doute n’aboutit point, car un soir il entra brusquement chez moi et me dit :

– Nous partons dans une heure.

Plusieurs fois, depuis que j’appartenais à cet homme, je lui avais rappelé sa promesse et je lui demandais :

– Quand m’épouserez-vous ?

– Dans mon pays, m’avait-il répondu.

Nous partîmes. Ce fut ici qu’il m’amena. Il avait bien encore une terre en Hongrie, mais il ne l’habitait que rarement, me dit-il. Il m’aimait, il est vrai, son amour était une adoration perpétuelle. Il m’environna de ce luxe splendide, de ces soins délicats, de ces menues attentions dont seuls les grands seigneurs de la cour de France semblent posséder le secret. De nombreux serviteurs obéissaient à mes moindres gestes, prévenaient mes plus futiles désirs. Je n’avais pas le temps de faire un souhait qu’il se trouvait

accompli.

Au bout de quelques jours je lui demandai de nouveau.

– Quand m'épouserez-vous ?

Il fronça le sourcil et me dit :

– Ceci est impossible.

Je me levai indignée.

– Pour le moment, du moins ; ajouta-t-il.

Et comme je le regardais avec une douloureuse stupeur :

– Savez-vous, poursuivit-il, que je suis marié ?

– Marié ! m'écriai-je hors de moi et défaillante.

– Oui, répéta-t-il, marié... mais pas pour longtemps.

Je ne compris pas, je levai sur lui un œil hagard et atone.

– Ma femme mourra dans six mois, reprit-il.

Et comme je me taisais toujours il ajouta :

– Je l'ai soumise à un traitement sûr, elle

mourra inévitablement.

Ceci devenait une énigme pour moi, je n'eus pas la force de lui demander une explication. Il me la donna de lui-même :

– Ma femme, me dit-il, est poitrinaire depuis longtemps. Je l'ai reléguée dans mon château des bords du Danube, fleuve dont les brouillards sont mortels pour ceux qui ont les poumons attaqués. Elle ne s'en doute point et meurt en souriant.

Je poussai un cri d'horreur.

– Je ne l'aime pas, me dit-il froidement.

Je reculai épouvantée.

– Et vous je vous aime... ajouta-t-il.

Oh ! vous sentez que dès lors cet homme me fit horreur et que je songeai à fuir. Seulement je dissimulai, je redevins, j'eus le courage de redevenir caressante, affectueuse, soumise à ses caprices jaloux, muette devant ses emportements. Il chassait chaque jour et m'emmenait. Un matin je feignis une indisposition, il partit sans moi. Quand je fus seule, je fis seller un cheval et je m'enfuis au galop, courant au hasard dans un

pays qui m'était inconnu, seulement escortée par l'un des deux serviteurs persans que nous avons emmenés avec nous.

Après quinze heures de marche, nous allâmes frapper au milieu d'une forêt, à la porte d'un bûcheron qui nous donna l'hospitalité. J'étais brisée, je m'endormis sur un grabat, d'un profond sommeil. – Quand je m'éveillai, je poussai un cri d'effroi – le magyare était debout à mon chevet.

– Madame, me dit-il avec calme, vous avez voulu m'échapper, votre espérance était insensée ; ma femme sera morte dans trois mois, après je vous épouserai. D'ici là vous m'appartenez corps et âme, je suis votre maître, et si vous essayez encore de me fuir, je vous tue.

Je frissonnai, il reprit :

– Quant au serviteur qui vous a suivie, vous aller voir comment je saurai le mettre dans l'impossibilité de recommencer.

Il appela, le Persan parut. Le magyare ne prononça pas un mot, mais il prit un pistolet à sa ceinture, ajusta le malheureux et fit feu. Le

Persan s'affaissa sur lui-même et mourut sans avoir jeté un cri. Je m'évanouis, le magyare m'emporta je ne sais comment, et quand je rouvris les yeux j'étais couchée en travers sur sa selle ;

À partir de ce jour, il ne me fit plus aucun reproche, il s'absenta même assez souvent et sans la moindre crainte ; seulement, deux Hongrois, ses âmes damnées, ne me quittaient pas d'une minute et avaient l'ordre de me tuer à la moindre tentative d'évasion. J'étais prisonnière à jamais.

– Eh bien ? demanda le comte impatient, comment vous êtes-vous affranchie ?

– Je ne le suis pas encore, écoutez : vous savez le nom sinistre de cette vallée, la réputation infernale de ce château ?

– Oui.

– Le magyare l'avait ainsi préparé pour moi, il était bien certain que les habitants de la contrée ne viendraient jamais y rôder à l'entour, et c'était pour entretenir cette terreur chronique que toutes les nuits, il le faisait illuminer de la base au faîte,

pour lui donner une couleur infernale.

– Très bien.

– Or, le magyare est colonel d'un régiment hongrois, de l'Empire, la guerre est venue, il a fallu marcher et se battre.

Le corps d'armée dont son régiment fait partie, tient la campagne à cinquante lieues d'ici. Il ne peut donc venir me voir souvent, il a même été contraint de dégarnir le château d'une partie de ses serviteurs qu'il a incorporés dans son régiment, et il m'a laissée à la garde de ses deux Hongrois, d'une douzaine de domestiques Slavons, de mon Persan et de son valet de chambre qui est Français et qu'il a amené de Paris.

– C'est la voix que vous avez entendue déjà.

– Ah ! fit le comte, eh bien ?

– Hier j'ai eu la visite du magyare, il est reparti quelques heures après et ne reviendra pas avant dix jours ; mais j'ai entendu une conversation singulière qu'il a eue avec ses deux Hongrois.

Un espion l'avait averti qu'un gentilhomme français devait s'en aller jusqu'à Constantinople en chassant, et porter un message au sultan. Le gentilhomme, c'est vous ; le magyare savait que vous passeriez inévitablement par la vallée, et il avait recommandé qu'on vous retînt prisonnier au château et qu'on eût pour vous les plus grands égards. En outre, il m'était défendu de me montrer, et le château devait être pour vous la retraite du diable.

– En sorte, interrompit le comte, que c'est pour cela que je l'ai trouvé désert ?

– Oui, dit la jeune femme, les Hongrois avaient donné leurs ordres ; seulement, aidée du valet de chambre français que j'ai gagné à ma cause et de mon Persan qui m'est dévoué, j'ai joué les Hongrois.

– Ah ! fit le comte intrigué.

– Dans mon pays, continua la fille du grand-vizir, l'usage de l'opium est assez fréquent ; nous en fumons dans nos pipes à petite dose, et nous en avons toujours à notre disposition, le magyare ne m'en a jamais refusé. Or, hier, les Hongrois,

après avoir tout disposé pour votre réception, ont annoncé que vous chasseriez aujourd'hui, et les piqueurs sont allés faire le bois et détourner un élan. Puis ils m'ont intimé l'ordre de rentrer chez moi et de m'y enfermer, après quoi ils se sont mis au lit eux-mêmes. Ils avaient largement soupé, largement bu, ils dorment pour quarante-huit heures, au moins.

– Grâce à l'opium ; sans doute ? demanda le comte.

– Mon Persan en a mis dans tous les mets. Venez voir plutôt.

Le comte s'était endormi tout habillé, il n'eut donc aucune toilette à faire et suivit sa belle hôtesse qui poussa une porte et l'introduisit dans une pièce où ronflaient, comme des orgues d'église, deux grands gaillards d'une taille athlétique, barbus et de mine farouche.

– Tudieu ! murmura le comte, voilà de terribles gardiens !

– Vous trouvez ? Eh bien nous allons les mettre en cage pour quelques jours.

- Comment cela ?
- Êtes-vous robuste ?
- Comme un Turc.
- Alors prenez l’un de ces drôles sur vos épaules et suivez-moi.

Le comte obéit, la jeune femme ouvrit une seconde porte qui démasqua un escalier tournant et sombre, et prit un flambeau.

- Où allons-nous ? demanda le comte.
- Dans les souterrains du château, répondit-elle.

Ils descendirent pendant dix minutes, à la lueur blafarde de la torche, ils arrivèrent dans une étroite galerie sur un plan incliné très rapide, ils firent une dizaine de pas encore, et se trouvèrent enfin devant une porte de fer munie de gonds solides et d’une triple serrure que la châtelaine ouvrit à l’aide d’une seule clé et avec une dextérité merveilleuse. Le comte se trouva alors dans une sorte de caveau humide et recevant un filet d’air par un étroit soupirail.

Dans ce caveau était une sorte de grabat, sur

lequel, à un signe de sa conductrice, il déposa le Hongrois endormi.

– Allons chercher l’autre, lui dit-elle.

Le deuxième geôlier de la châtelaine fut couché de la même manière côte à côte de son compagnon.

Alors la châtelaine ajouta.

– Le valet de chambre du magyare va leur descendre des vivres pour dix jours. Ils ne s’éveilleront pas avant demain, du reste, et à leur réveil ils auront beau jurer et tempêter, appeler et se ruer contre la porte, nul ne les entendra.

– Mais, objecta le comte, quand leurs vivres auront disparu, ils mourront de faim !

– Du tout.

– Comment cela ?

– Le magyare vient ici tous les dix jours. Je vais laisser quelques lignes à son adresse, dans lesquelles je lui apprendrai ma fuite et lui indiquerai la retraite provisoire de ses aides-de-camp.

– Très bien, et dans dix jours ?

– Nous aurons atteint Constantinople, cher comte.

Le comte regarda la châtelaine, son visage rayonnait de beauté, de malice et d'esprit : c'était un démon qui avait revêtu la plus séduisante des formes.

– Et... à Constantinople ? demanda-t-il.

– À Constantinople, comte, vous me conduirez à bord d'un navire persan ou vous me procurerez une escorte et je retournerai chez mon père.

Le comte frissonna.

– Est-ce une résolution inébranlable ?

Elle le regarda et hésita.

– Ne vous aurai-je donc rencontrée que pour vous perdre à jamais ?

– Que vous importe !

-- Mais je vous aime ! s'écria le comte.

Elle se prit à rire :

– Quelle folie ! murmura-t-elle.

Il se jeta à ses genoux, lui prit les mains, les baisa avec délire et continua.

– Vous aviez bien consenti à épouser le magyare.

Elle rougit et baissa la tête :

– J’étais pure, fit-elle bien bas.

– Vous êtes la plus belle et la plus noble des femmes ! s’écria-t-il avec exaltation.

– Vous m’épouseriez donc ?

– Je vous le demande à genoux,

– Eh bien ! lui dit-elle, mettant un baiser sur son front brûlant, nous verrons.

C’était presque une promesse. Le comte se leva en poussant un cri de joie, il la prit dans ses bras et l’emporta à travers les galeries souterraines, et les escaliers jusqu’à la chambre des Hongrois. Là elle devint maîtresse d’elle-même et lui dit :

– Nous n’avons pas de temps à perdre, il faut partir.

– Partons !

– Les gens du magyare savent que vous devez chasser aujourd’hui ; ils ignorent que les Hongrois ont reçu l’ordre de ne pas me laisser paraître et de vous ramener ici, ce soir, bon gré mal gré. Peut-être auront-ils quelques soupçons en ne voyant point ceux-ci ; mais heureusement le valet de chambre du magyare a toute autorité sur eux et leur persuadera que les Hongrois sont partis, cette nuit par ordre de leur maître.

– Très bien. Et nous les emmènerons donc jusqu’à Constantinople ?

– Pourquoi pas ?

– Mais ils finiront par comprendre que le magyare est joué...

– Non, car nous relaierons, en route, dans trois châteaux du magyare.

– Et partout on croira...

– Nul, excepté les Hongrois et le valet de chambre, ne connaît la tyrannie qu’il exerce sur moi, chacun a l’ordre de m’environner de soins et de respect, de m’obéir en tous points, tous s’imaginent que j’ai un empire excessif sur le

magyare, et comme en Bohême et en Hongrie la féodalité existe dans toutes ses rigueurs, il n'est pas un de ses vassaux qui ne frissonne à la pensée qu'il déplairait à son seigneur et maître en me refusant une obéissance aveugle. En route, comte, on sonne le départ.

– Un moment, madame ?

– Quoi donc !

– Vous oubliez d'écrire au magyare.

– C'est juste.

– Voulez-vous que je le fasse moi-même ?

– Oh ! la drôle d'idée.

– Attendez.

Le comte entra dans le boudoir de la châtelaine où il trouva du papier et des plumes, et il écrivit la lettre suivante au magyare :

« Mon cher comte, il existe un proverbe sur les anguilles, que je n'ai pas le temps de vous citer, mais que vous devinerez, j'en suis sûr. Vous aviez un trésor que vous serriez beaucoup dans vos mains, il vous glisse entre les doigts, et

j'y aide un peu, je l'avoue. La future comtesse Rodstock éprouve le besoin de respirer l'air de Constantinople, et je l'accompagne ; j'espère qu'elle voudra bien me suivre à Paris où j'aurai l'honneur de vous la présenter, dans un mois, sous le nom de comtesse de Main-Hardy.

« Votre tout dévoué.

« *P. S.* – À propos, vous aviez laissé auprès de notre belle châtelaine, deux Hongrois assez mal élevés qui eussent combattu par de fort mauvaises raisons le voyage de Constantinople ; j'aime peu les discussions de cette nature, et j'ai trouvé plus simple de les enfermer dans un de vos souterrains. Le diable seul, votre co-propriétaire du manoir de la Vallée Rouge, les en pourrait tirer avant votre retour et j'ai quelque lieu de croire qu'il préférera vous attendre.

» À vous encore.

P. S. – Je vous remercie de l'excellente et féérique hospitalité que j'ai reçue chez vous, et je vous complimente sur votre cabinet cynégétique, les écuries et le chenil, qui sont irréprochables.

» À vous toujours.

» Comte de MAIN-HARDYE. »

La châtelaine parcourut la lettre des yeux et laissa échapper un rire frais et mutin qui mit à nu les trente-deux perles qu'un génie persan ou indou lui avait données en guise de dents. En ce moment le valet de chambre du magyare se présenta et salua le comte avec cette familiarité respectueuse des Frontins mis à la mode par le duc de Richelieu.

– Ah ! te voilà, drôle ! fit le comte en souriant, je te prends à mon service.

– Monsieur le comte m'honore.

– Me voleras-tu beaucoup ?

– Le moins qu'il me sera possible, monsieur le comte.

– Voilà un garçon d'esprit et qui me convient, murmura M. de Main-Hardye ; porte cette lettre dans la chambre du magyare.

Le comte offrit sa main à la châtelaine qui, pendant qu'il écrivait, avait revêtu un costume de chasse, et tous deux passèrent à la salle à manger

où ils entamèrent un pâté froid et burent le coup de l'étrier. Puis ils descendirent dans la cour, où les attendaient leurs chevaux tout sellés et les chiens couplés deux par deux.

Les gens du magyare se composaient d'une douzaine de piqueurs et valets de chiens, d'une assez belle taille pour la plupart, Hongrois et Bohèmes d'origine, portant le sayon de poil de chèvre, les guêtres de cuir montantes et le bonnet de fourrures. Au milieu d'eux, pérorait en langue allemande, qu'il comprenait assez bien du reste, le valet de chambre du magyare qui leur expliquait brièvement que leur maître avait mandé auprès de lui les deux Hongrois auxquels ils obéissaient d'ordinaire, et que les désirs de *Madame* étaient de se rendre, en chassant, de compagnie avec le gentilhomme français, jusqu'au château que le magyare possédait aux environs de Pesth. On sonna le boute-selle, la châtelaine et le comte mirent le pied à l'étrier et l'on partit.

Une heure après on arrivait au rendez-vous de chasse, et le rapport était fait. L'élan détourné

était de la plus belle taille et promettait de tenir bon une journée entière. Mais les chiens du magyare étaient de première force, et sept heures après, l'élan aux abois leur faisait tête et recevait dans le front la balle du comte. Le comte était trop veneur pour n'avoir point un peu oublié, grâce aux émotions de la journée, sa mission diplomatique, les dangers qu'il courait en enlevant ainsi une châtelaine et ses gens, et l'amour même qu'il ressentait pour elle. Il fit méthodiquement la curée, mit de côté l'aloiau et les rognons de l'élan, lui coupa le pied droit et l'offrit à la châtelaine qui l'accepta le sourire aux lèvres.

– Ah ! diable, s'écria le comte, en ce moment, ceci me fait penser à une chose...

– Laquelle ?

– J'ai oublié mon piqueur Bouquin.

– Bah ! dit la châtelaine, vous le retrouverez au premier jour. Le comte fronça le sourcil avec inquiétude ; mais elle lui prit la main et lui dit :

– Vous avez perdu votre piqueur et trouvé une

femme : il y a compensation.

Les chiens étaient recouplés, l'élan était mort, le jour baissait, l'enthousiasme du veneur s'évanouit, l'amour revint, et le comte oublia Bouquin. On alla coucher à trois lieues de là, dans une hôtellerie allemande où le souper fut passable. Le comte et la châtelaine soupèrent en tête-à-tête, et les vellétés gaillardes et orientales de M. de Main-Hardye le reprirent plus ardentes et plus tenaces que la veille. Mais, à la fin du repas, il se trouva pris d'un impérieux besoin de dormir, et eut à peine le temps de se déshabiller. La châtelaine passa la nuit dans une pièce voisine.

– C'est drôle ! murmura le comte en se réveillant, il me semble que j'ai dormi huit jours.

– Non pas huit jours, répondit la châtelaine qu'il aperçut assise à son chevet, mais quatorze heures ; il est une heure de l'après-midi, et il est maintenant trop tard pour chasser.

– Quatorze heures ! s'écria le comte, il fallait m'éveiller.

- Il y avait à cela une difficulté.
- Laquelle ?
- C’est que je dormais moi-même et me lève à l’instant.

La châtelaine avait dit vrai : il était trop tard pour chasser. On remit le départ au lendemain ; on avait dix jours devant soi, avant que le magyare n’eût l’éveil. Le comte emmena la châtelaine dans un petit bosquet d’arbousiers, on leur apporta à dîner en cet endroit, et ils passèrent la journée sous un arbre, sur une nappe de gazon, au bord d’un ruisseau causeur, les mains dans les mains, comme un écolier et une pensionnaire bégayant le premier hymne de l’amour.

Le soir venu, ils retournèrent à l’hôtellerie allemande, après avoir ordonné qu’on fît soigneusement le bois, et qu’on détournât un ours, si cela se pouvait. Le comte s’éveilla à six heures du matin et, comme la veille, il lui sembla avoir dormi un temps infini. Le valet de chambre entra :

- Faut-il éveiller madame ? demanda-t-il.

– Oui, certes !

– Elle doit dormir encore, car elle s'est couchée tard.

Ces paroles, prononcées avec une bonhomie parfaite, chassèrent tout soupçon de l'esprit du comte. Il s'habilla, passa dans la chambre de la châtelaine où il trouva cette dernière mettant à sa toilette la dernière main, monta à cheval avec elle et se mit en chasse. Un ours avait été détourné, on le courut quelques heures, et puis le comte le tua d'un coup de son couteau de chasse.

Ce soir-là la couchée eut lieu dans un village qui tenait garnison hongroise. Le comte témoigna d'abord quelque inquiétude ; mais la livrée du magyare était connue, et nul officier ne le vint questionner. Ce soir-là encore, le comte se promit bien de réaliser une partie de ses rêves ; mais il en fut comme des jours précédents, il s'endormit, ne s'éveilla qu'au jour et prétendit, une fois de plus, qu'il avait dormi un nombre d'heures incalculables. La châtelaine lui rit au nez, lui donna sa main à baiser, lui avoua qu'elle l'aimait et le fit remettre en route. Ce jour-là on courut au

loup, et on s'arrêta dans une hutte de bûcheron. Le comte ne devait pas songer, pour le moment du moins, à renouveler ses tentatives des jours précédents. Chez un bûcheron ? fi ! Et puis, du reste, il commençait à s'habituer à ce genre de vie, qui lui permettait à la fois de remplir une mission diplomatique, de chasser et de faire l'amour selon les maximes de Platon, le plus inoffensif et le plus sage des philosophes grecs.

Le lit qu'on lui donna était fort dur ; mais, comme les jours précédents, il dormit à ravir et fit les rêves les plus étranges.

– Ah ça ! dit-il le lendemain à sa belle Persane, savez-vous, madame, qu'il m'est poussé une drôle d'idée ?

– Vraiment ?

– Figurez-vous que je me suis imaginé...

Le comte hésita,

– Voyons ? fit-elle.

– Que je me suis imaginé que vous me jouiez le même tour qu'aux Hongrois vos geôliers ?

– Quel tour ?

– Que vous m’administriez de l’opium chaque soir ?

– Par exemple !

– Ce qui, continua le comte, me faisait dormir un peu trop.

– Mais, dit la châtelaine en riant, il me semble que vous êtes toujours levé à six heures.

– C’est vrai : mais qui me dit que je ne me suis pas couché avant-hier ?

La châtelaine haussa les épaules.

– Qui vous dit aussi fit-elle dédaigneusement, que je ne vous conduis pas directement chez le magyare mon tyran, afin qu’il vous remercie de m’enlever à lui.

Le comte regarda la châtelaine, son argument était sans réplique, et son visage avait une telle expression de vérité qu’il se montra honteux de sa supposition saugrenue, lui prit les mains et lui dit :

– Pardonnez-moi, je suis fou.

– Je le crains, lui dit-elle froidement.

Le comte fut mal à l'aise le reste de la journée. Heureusement, vers le soir, le front de la châtelaine se dérida, et elle lui dit :

– Je vous pardonne, et croyez que je vous aime.

– Dites-vous vrai ? s'écria-t-il.

– Dans quinze jours je serai votre femme et vous le verrez.

– À propos, dit le comte, j'avais écrit au baron de Hollingen.

– Pourquoi faire ?

– Mais, pour l'avertir que j'irais chasser chez lui.

– Eh bien ! allons-y.

– Y pensez-vous ?

– Nous passerons vingt-quatre heures chez lui, et nous lui dirons que vous avez rencontré le magyare et qu'il vous a prié d'aller l'attendre dans son manoir de Hongrie avec ses gens et sa maîtresse qu'il a placée sous votre sauvegarde.

L'idée est charmante.

– De cette façon, nous emmènerons le baron avec nous jusqu'à Pesth, nous n'aurons que quelques lieues à faire pour toucher aux frontières ottomanes, et, l'opium aidant, nous les ferons sans lui.

– Bravo !

En atteignant la couchée, le comte apprit qu'il avait fait soixante lieues et qu'il n'avait plus que cinq journées de marche pour être rendu au château du baron de Hollingen.

– Diable, fit-il, cinq jours ; c'est beaucoup, il y en aura dix que nous aurons quitté le château, et le magyare sera sur pied.

– Eh bien ! dit la châtelaine, pourvu que nous ayons sur lui cinq jours d'avance, nous sommes sauvés.

La châtelaine, on le voit, ressemblait peu à ces jeunes filles effrayées qui, s'enfuyant avec leur amant, se retournent à chaque minute, craignant d'être poursuivies, et hâtent l'allure fatiguée du cheval qui les emporte. Mais le comte ne prit garde à cette réflexion de la châtelaine. Le comte

était occupé depuis deux secondes à combiner un nouveau plan stratégique pour la soirée.

Il se mit à table, il fut aimable, gai, spirituel ; il ouvrit l'écrin de galanteries et de séduction qu'il avait patiemment amassé à Versailles, pendant quatre ou cinq années, en souplant avec M. de Richelieu et le duc de Chartres encore jeune. La châtelaine se montra ravissante de coquetterie, elle eut le savoir faire et les mignardises d'une jolie chatte créée dans un boudoir et bien élevée... Pendant une lieue le comte fut rayonnant et jouit par avance des honneurs du triomphe, ce qui ne l'empêcha pas, à la fin du souper, de sentir le sommeil l'étreindre peu à peu et le garrotter sur son siège.. Alors il oublia ses savantes combinaisons et gagna sa chambre en trébuchant.

– Ma parole d'honneur ! grommela-t-il tandis que le valet de chambre du magyare le déshabillait, de trois choses l'une : ou je ne suis plus le veneur d'autrefois et je suis alors miné d'un mal inconnu, ou la châtelaine se moque de moi, ou ces maudits vins de Bohême sont

capiteux en diable.

Cette dernière raison était la plus plausible, le comte s'en accommoda sans trop de difficulté et s'endormit. Même réveil le lendemain : il lui sembla que son sommeil avait duré une éternité. Cependant, une certaine précipitation que la châtelaine parut mettre à partir et le désir qu'elle manifesta de pousser, ce jour-là, le plus loin possible, chassèrent une fois de plus les vagues soupçons qui l'assiégeaient. La chasse fut superbe et un ours tomba sous la balle du comte, tandis que les oursons devenaient la proie des piqueurs.

Trois jours encore, les mêmes incidents, les mêmes phénomènes se renouvelèrent ; le comte avait fini par s'y habituer et se dire :

– Il paraît qu'en Bohême les nuits sont interminables et le vin capiteux.

Le soir du quatrième jour, au travers des brumes de la nuit tombante, on aperçut les flèches d'un château perdu au milieu d'un bouquet de bois et léché au sud par un étang. C'était le manoir du baron de Hollingen.

– Enfin ! s’écria la comtesse avec un soupir de soulagement. On éperonna, on pressa du genou les chevaux essoufflés ; mais quelque diligence qu’ils eussent fait, le comte et la belle Persanne n’atteignirent le pont-levis du manoir qu’à la nuit close.

Le comte emboucha sa trompe et sonna une fanfare bien connue dans le pays de Bohême, la fanfare du *Veneur noir*. Il alla jusqu’au bout sans que rien parût remuer dans le château ; mais à la dernière note, une trompe mugit à l’intérieur et répéta gaillardement la fanfare.

– Oh ! oh ! dit le comte, notre hôte est ici, je reconnais sa trompe. En effet, le manoir s’illumina aussitôt, le pont-levis s’abaissa, et une voix joyeuse et rude, une voix germanique s’il en fut, cria en langue bohème :

– Bien venus soient les veneurs attardés !

– Surtout quand ils viennent de loin, répondit le comte en français.

Le baron parut, le comte mit pied à terre, et ils s’embrassèrent à la lueur d’une torche, le plus

fraternellement du monde.

– Mon cher baron, dit le comte, je vous présente une dame de ma connaissance, tantôt, quand nous serons à table, je vous déclinerai son nom.

Le baron s'inclina :

– Venez, dit-il, mon souper est servi et j'ai déjà un convive.

Il offrit la main à la châtelaine et gravit le grand escalier côte à côte avec le comte. La salle à manger était illuminée comme pour une fête et il s'échappait de la table toute servie un fumet délicat qui promettait des merveilles.

Un grand gaillard, en uniforme de colonel hongrois, était déjà à table et se leva à l'approche des nouveaux arrivants. Mais, à sa vue, le comte recula d'un pas et porta la main à la garde de son épée. Dans ce colonel il venait de reconnaître... le magyare !

– Ah ! par exemple, s'écria celui-ci, quelle aimable surprise, monsieur de Main-Hardye.

Le comte ne répondit pas, mais il se mit en

travers de la porte, dans l'intention évidente de masquer la belle Persanne qui était encore derrière lui.

– Tiens ! s'écria le magyare, vous ne m'amenez pas ma sœur ?

– Votre sœur !

– Sans doute.

Le comte était stupéfait.

– Me voici, dit la belle Persanne en écartant doucement le comte, bonjour frère...

– Suis-je ivre ? s'écria le comte, ou fais-je un rêve ?

– Pas le moins du monde, cher comte, répondit joyeusement le magyare. Je ne sais trop quelle petite histoire mademoiselle de Rodstock a pu vous bâtir, mais, à coup sûr, elle m'aura fait une vilaine réputation.

Le comte était atterré et ne trouvait pas un mot.

– Figurez-vous, continua le magyare, que j'ai rencontré le Znapan qui me portait votre lettre en

Hongrie, mes soldats l'ont arrêté, lui et son compagnon qui venait ici ; alors, comme j'avais quelques jours de liberté, je suis venu vous attendre chez mon ami d'Hollingen, laissant à ma sœur le soin de mettre ma meute, mes gens et mon château à votre disposition. Le comte se tourna vers la belle Persanne, elle vint à lui souriante, et lui dit :

– C'est une plaisanterie ; pardonnez-moi.

– Ainsi donc, fit le comte qui ne savait encore s'il devait rire ou se fâcher, vous êtes sa sœur ?

– Sans doute ; et à marier, comte ?

– Voudriez-vous être mon beau-frère, comte ?

Le comte finit par rire et répondit :

– Vous m'assurez bien que c'est votre sœur ?

– Parbleu !

– Eh bien ! en ce cas, donnez donc des ordres, pour qu'on ouvre à vos deux Hongrois.

– Ah bah ! fit le magyare, ils sont en liberté depuis longtemps. L'un d'eux va nous servir à table.

Le comte fronça le sourcil :

– Ceci, fit-il, commence à ressembler à une mystification.

– Non pas, dit le baron d'Hollingen, mais c'est une ruse de guerre.

– Que voulez-vous dire ?

– N'avez-vous pas un congé d'un mois signé du maréchal de Belle-Isle ?

– Sans doute.

– Et, pendant ce congé, ne comptiez-vous pas pousser jusqu'à Constantinople pour savoir quelle bête de chasse on courait, d'ordinaire, sur les rives du Bosphore ?

Le comte rougit et porta une seconde fois la main à son épée.

– Oh ! dit tranquillement le magyare, ne vous emportez point, comte, nous sommes gentilshommes et incapables de vous arrêter durant la période de votre congé, et nous ne voulons pas savoir ce que vous allez faire à Constantinople.

Le comte recula d'un pas et regarda le magyare qui raillait toujours.

– Seulement, ajouta le baron d'Hollingen, votre congé expire ce soir.

– Mon congé expire ce soir ? s'écria le comte, vous êtes fou !

– Nullement. Vous croyez voyager depuis dix jours, vous voyagez depuis un mois.

Le comte porta les mains à son front :

– Je perds la tête ! murmura-t-il.

– Voyez plutôt, fit le magyare, et il appela :

– Bouquin ? Bouquin ?

Le piqueur parut avec une mine consternée :

– Ce n'est pas malheureux, monsieur le comte, de vous voir enfin, il y a trois semaines que je vous cherche.

Le comte chancelait et pirouettait sur lui-même comme un homme aviné.

– Mon cher comte, lui dit le magyare, vous savez par quel ténébreux moyen cette femme infidèle que vous voyez est parvenue à échapper

à son mari en endormant ses geôliers ?

– Oh ! fit le comte qui commençait à comprendre.

– Eh bien ! elle s'est servie avec vous, chaque soir, du même procédé, et vous avez régulièrement, à chaque gîte, dormi deux jours sur trois ; vos nuits étaient de quarante-huit heures.

La colère empourpra les joues du comte :

– Je suis joué ! s'écria-t-il.

– Vous êtes notre hôte et un peu notre prisonnier, comte ; du reste, nous mènerons joyeuse vie, et nous dépeuplerons, durant votre captivité, toute les forêts du baron et quelques-unes des miennes.

– Je ne dépeuplerai rien, fit le comte avec un sang-froid terrible, j'avais promis d'arriver à Constantinople ou de me faire tuer ; je n'arrive pas, il faut donc que je me tue moi-même si je ne veux être un homme déshonoré. Vive le roi ! Et le comte tira son épée...

Mais, en ce moment, le galop d'un cheval

retentit dans la cour, le comte hésita, la jeune femme se jeta sur son épée et la fit rentrer de force au fourreau, et tandis que M. de Main-Hardye se débattait, étreint qu'il était par les mains de fer du magyare, une estafette entra poudreuse et crottée dans la salle et présenta une dépêche au baron.

Le baron l'ouvrit précipitamment et jeta un cri :

– Comte, fit-il radieux, vous pouvez vivre tranquille, vous ne serez pas déshonoré et vous irez à Constantinople.

– Que voulez-vous dire ? demanda M. de Main-Hardye stupéfait.

– Tenez, dit le baron lui tendant la dépêche, la paix est faite, vous pouvez aller à Constantinople maintenant, il n'y a plus de prisonnier ici.

– Eh bien ! s'écria le comte, j'irai en chassant.

La fausse Persanne, qui n'était autre que la sœur du magyare, s'avança alors, et lui prit la main :

– Puisque j'ai fait une partie du mal, dit-elle,

je vais essayer de le réparer, voulez-vous toujours m'épouser ?

– Oui, répondit le comte, mais à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que je ne prendrai pas d'opium... le soir de mes noces.

Cet ouvrage est le 1169^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.